

La Bâtie

01-16

09.17



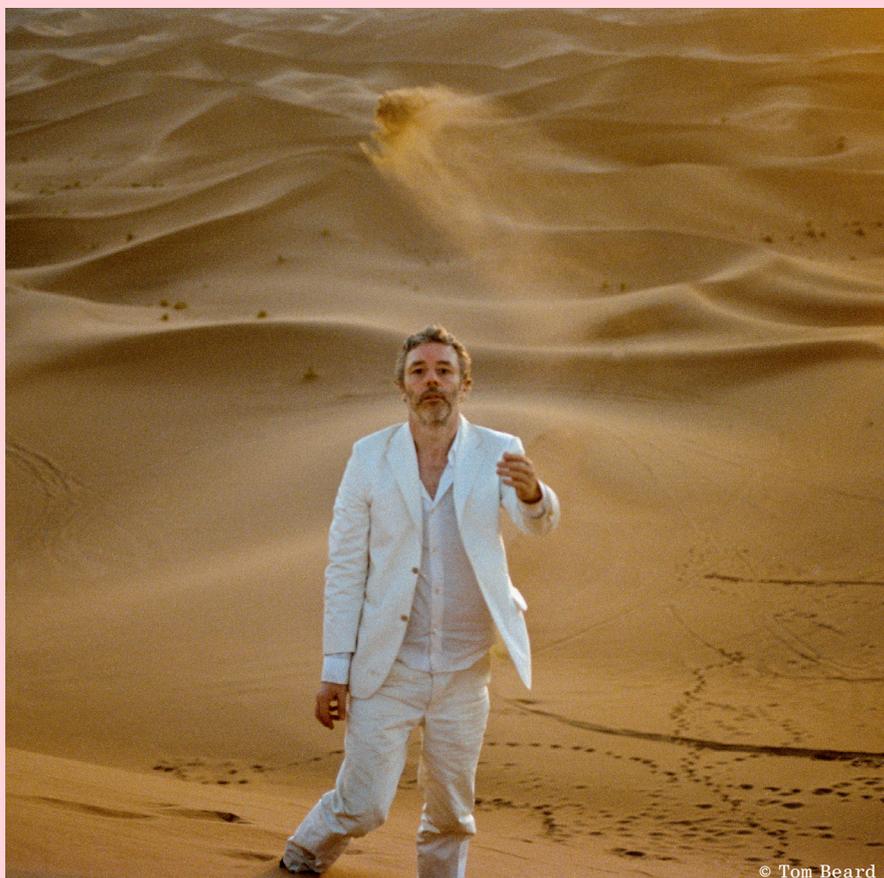
Festival de Genève batie.ch

Baxter Dury ^{GB}

Sa 02.09 21:00

Théâtre Pitoëff

Ouverture des portes à 20h30



It's a Pleasure, Happy Soup, Floor Show : à eux seuls, ces titres d'albums donnent la couleur artistique quelque peu barrée de Baxter Dury. En quinze ans de carrière, l'artiste britannique a relevé un double défi : s'affranchir de l'héritage du paternel (l'illustre rockeur des 70s Ian Dury), et s'imposer sur la scène indie sans aucun artifice people. Véritable antihéros à l'heure où le *vanity publishing* est la règle numéro 1 de promotion artistique, Baxter Dury allie bricolages pop et morceaux rock, le tout serti de textes nonsensiques et acerbes, plus murmurés que chantés. Au rythme d'un album tous les 4 à 5 ans – le dernier, *It's a Pleasure*, est sorti en 2014 – le Londonien prend son temps pour composer de petits bijoux discographiques à la nonchalance toute gainsbourgienne, et surtout joyeusement anglais !

www.baxterdury.net

Baxter Dury

L'industrie musicale est un business où il faut aller vite. Commencer tôt, rester sous le feu des projecteurs, enchaîner les concerts et les albums. Ne pas trop vieillir, ou alors bien le maquiller. Dans ce drôle de jeu, Baxter Dury va à rebours de ces injonctions. Il s'est mis à la musique sur le tard, la trentaine entamée. Depuis 2002, il a sorti trois disques, disparaissant des radars pendant parfois plus de six ans. Le fils de Ian Dury –auteur dans les années 70 du légendaire slogan « sex and drugs and rock'n'roll »– prend le contre-pied des rockers dont l'Angleterre regorge, qui atteignent le firmament tôt, mais dont chaque nouvelle apparition semble annoncer une fin imminente ou une tentative maladroite de se réinventer. Baxter, lui, s'affirme et affine son style avec les années. Si ses deux premiers disques avaient déjà dessiné les contours d'une pop libre parfois encore un peu timide, en 2011, *Happy Soup* a marqué sa consécration, confirmée par *It's a Pleasure*, dont la sortie est prévue le 20 octobre. L'occasion de rencontrer l'Anglais qui défie le cours du temps.

En réalité, Baxter Dury, est habité par la même nonchalance avenante que dans ses clips ou sur scène. A 42 ans, il a de l'allure mais ne s'en préoccupe guère. Chevelure poivre et sel indomptée, tee-shirt sous son costume bleu gris – fabriqué en Corée du Nord, acheté 5 livres par sa copine sur un marché à Londres, confie-t-il avec l'air le plus naturel du monde – et une paire de Converse bordeaux. Accommodant, il se prête de bonne grâce à l'exercice du stylisme et se raconte sans détour, ponctuant sa narration de traits d'esprit propres aux sujets de la reine Elizabeth. « Mon cerveau fonctionne bizarrement, raconte-t-il pour justifier le laps de deux ans entre *Happy Soup* et son dernier disque. Je suis capable d'écrire un album en sept jours, puis de prendre un an et cinquante et une semaines pour tout remettre en cause. Finalement, c'est la pression financière ou le label qui me forcent à rendre ma copie. »

Après deux premiers albums de pop nébuleuse qui lui valurent un succès critique mais guère commercial, *Happy Soup* en 2011 a changé la donne : signé sur une filiale de la major EMI, Parlophone (le label des Beatles), il s'est écoulé à 35 000 exemplaires – un chiffre très honorable pour un artiste qui ne donne pas dans le mainstream. *It's a Pleasure* s'inscrit dans la lignée de son prédécesseur : des vignettes pop courtes, à l'instrumentation simple, portée par la voix calme de Baxter Dury, dont le flegme rappelle celui de Jarvis Cocker, l'ex leader de Pulp. Les chansons racontent des histoires parfois décousues, fondées sur des « erreurs d'appréciation masculines », entrecoupées de pensées versatiles et amusantes (« Ferrero Rocher prostituées, Primark débutantes in boots », scande Baxter Dury sur *It's a Pleasure*). Il ne faut pas chercher à rationaliser ses paroles, conseille le chanteur, qui estime par ailleurs que son «mauvais anglais» est mieux compris par les Français que par ses compatriotes: « Je ne tiens pas de discours politique, j'ai de l'émotion politique, pas d'idée. Je n'aime pas trop les nazis, mais c'est à peu près tout. » (...)

Elvire von Bardeleben, *Libération*, octobre 2014



Interview de Baxter Dury (extrait)

As-tu ressenti une certaine attente autour de ton nouvel album ?

J'ai senti qu'il y avait eu un changement. J'ai passé trois jours à faire de la promo à Paris, et j'ai pu en juger à la taille de la chambre d'hôtel que le label avait réservée pour moi : quand on te loge dans une chambre qui dispose d'une annexe inutile, avec juste une chaise, tu peux te dire que les choses vont plutôt bien. Etonné, tu vas voir à l'accueil, et on te dit : « Mais monsieur, c'est l'inutilorium ! La pièce où vous pouvez aller vous asseoir pour réfléchir quand vous êtes seul dans votre chambre ! » Le label te gêne, c'est appréciable : il te montre qu'il te fait confiance, que tes efforts n'ont pas été vains. Ça renforce ta propre confiance, j'imagine, mais je n'y pense pas vraiment, je ne fais que constater que ça arrive. Je n'en suis pas au point où tout est sûr, je ne sais pas encore à quoi ma vie va ressembler dans un ou deux ans. Il me faut encore me battre, et tant mieux. Il n'y a plus de place pour la complaisance dans ce monde. Tout est trop fragile, chaotique. Tu peux faire plein de couvertures de magazines, on peut voir ta gueule partout, ça ne veut pas forcément dire que ta position est solide ni que tu vas vendre des dizaines de milliers de disques.

Quelles étaient les influences initiales d'*It's a Pleasure* ?

J'avais vaguement en tête le son du New York du milieu des années 80. Musicalement, ça n'a rien à voir avec *It's a Pleasure* mais j'étais fasciné par ce que faisait quelqu'un comme Afrika Bambaataa à cette époque : quelque chose d'assez cru, un mélange par la force de beaucoup de genres différents, l'impression de non-musiciens prêchant par la musique, un funk assez tordu, un rap assez étrange, toujours entre deux eaux. Je pensais aussi à Blondie ou au Malcolm McLaren de Buffalo Gals notamment. Je voulais également quelque chose d'assez minimal, squelettique : j'avais en tête une sorte d'impression berlinoise, une attitude germanique à rendre les choses un peu froides, comme l'a par exemple fait Kraftwerk. Mais je me sens un peu con de dire tout ça : je n'ai rien inventé, ce n'étaient que de vagues idées. Et certains choix se sont imposés de manière indirecte : quand tu te brouilles avec ton batteur parce que tu ne peux plus le payer, l'utilisation d'une boîte à rythmes est la seule option qui te reste.

Et les textes ?

J'ai commencé à écrire mes histoires. La première fut *Palm Trees*. Il y a, pas loin de chez moi, dans l'ouest de Londres, le plus grand centre commercial d'Europe, nommé Westfield. Cette chanson parle de la petite amie d'un homme violent, qui y travaille et passe sa journée à regarder des faux palmiers, rêvant d'une autre vie. C'est la seule dont elle dispose : un paradis artificiel mais une vie de merde. Les paroles viennent assez lentement. Je dois prendre mon temps pour définir précisément le sujet sur lequel porte la chanson, et ce fut particulièrement le cas pour cet album. Ces textes portent sur des sentiments dérisoires et écœurants, les sentiments stupides d'un homme sur son inadéquation. Mais ils sont assez maquillés, je ne crois pas qu'ils puissent être totalement compris par quelqu'un d'autre que moi. Le songwriting n'est jamais une évidence. C'est un exercice assez difficile, et je crois commencer à devenir assez bon. J'essaie d'écrire d'une manière qui soit ouverte, interprétable par chacun.

Thomas Burgel, *Les Inrockuptibles*, novembre 2014

Presse

« (...) *It's a Pleasure* brille par ses mélodies sinueuses, sa mélancolie alanguie, son sens du drame nuancé par des bons mots qui arrachent des sourires. *C'est un disque froid et bizarre*, tranche Baxter Dury, peu inquiet à l'idée de savonner sa propre planche – à moins qu'il ne s'agisse d'une curieuse stratégie pour éveiller la curiosité chez l'auditeur. Le clip du single *It's a Pleasure*, sorti quelques semaines avant l'album du même nom, s'inscrivait déjà dans une logique similaire. On y voit Baxter traverser le Millennium Bridge de Londres dans une chemise de nuit d'hôpital avec une tache brunâtre au niveau de l'entrejambe, pieds nus, comme un évadé. Les touristes et les promeneurs (des vrais, pas des figurants) le regardent avec un air mi-horrifié, mi méfiant. *Je n'aime pas faire de vidéos, se justifie Baxter Dury. Il y a tant de daubes et si peu de moyens. Je voulais faire simple et déstabilisant, même si je ne suis pas sûr que ce soit très vendeur...* On le soupçonne de verser dans l'ironie, mais il s'en défend. *L'ironie ne peut qu'être accidentelle ; conçue comme de la comédie, elle déséquilibre les chansons.* (...) »

Elvire von Bardeleben, *Libération*, octobre 2014

« Baxter Dury a donc trouvé son style. Tant pis pour ceux qui avait été séduits par ses deux premiers essais, étranges et audacieux, parus il y a plus de dix ans. Tant mieux pour ceux qui ont préféré sa réinvention, sept ans plus tard, sur *Happy Soup*, en crooner électro-pop, réconcilié avec l'héritage paternel. Autrement dit assumant pleinement une voix grave aux intonations et aux délicates inflexions si proches de celles du regretté Ian Dury, posée sur un accompagnement ligne claire. Avec *Happy Soup* et son quasi-tube *Isabel*, le dandy négligé, ignoré chez lui en Angleterre, fit son petit effet auprès du public indie pop hexagonal. *It's a pleasure* prolonge l'idylle sans forcer. Sans forcer, car l'accompagnement dance lounge, très 80's, de l'ensemble (pendant synthétique à celle que concoctait Chaz Jankel pour son père ?) sent parfois un peu trop la facilité. Mais c'est aussi lui qui donne du relief et de la profondeur au chant indolent, au charme certain, du jeune quadra caustico-mélancolique. (...) »

Hugo Cassavetti, *Télérama*, octobre 2014

« *It's a Pleasure...* Tu ne crois pas si bien dire, Baxter. Avoir de tes nouvelles trois petites années après *Happy Soup* (qu'on avait attendu pendant six ans après *Floor Show*) est une joie immédiate et précieuse. Ce titre tout con nous va aussi bien qu'à toi. On y lit dans un même élan ta modeste nonchalance, ta souriante ironie et ton élégance toute britannique. Depuis quelques mois, le single *Pleasure* tourne déjà sur nos platines et dans nos têtes avec sa boîte à rythmes mouillée, sa mélodie sur trois notes et ta voix, Baxter, cette voix de conteur sensuelle et sans filtre, revenue victorieuse des abus et des larmes, et que nul ne peut contrefaire. (...) »

Michaël Patin, *Magic*, novembre 2014

Infos pratiques

Lieu

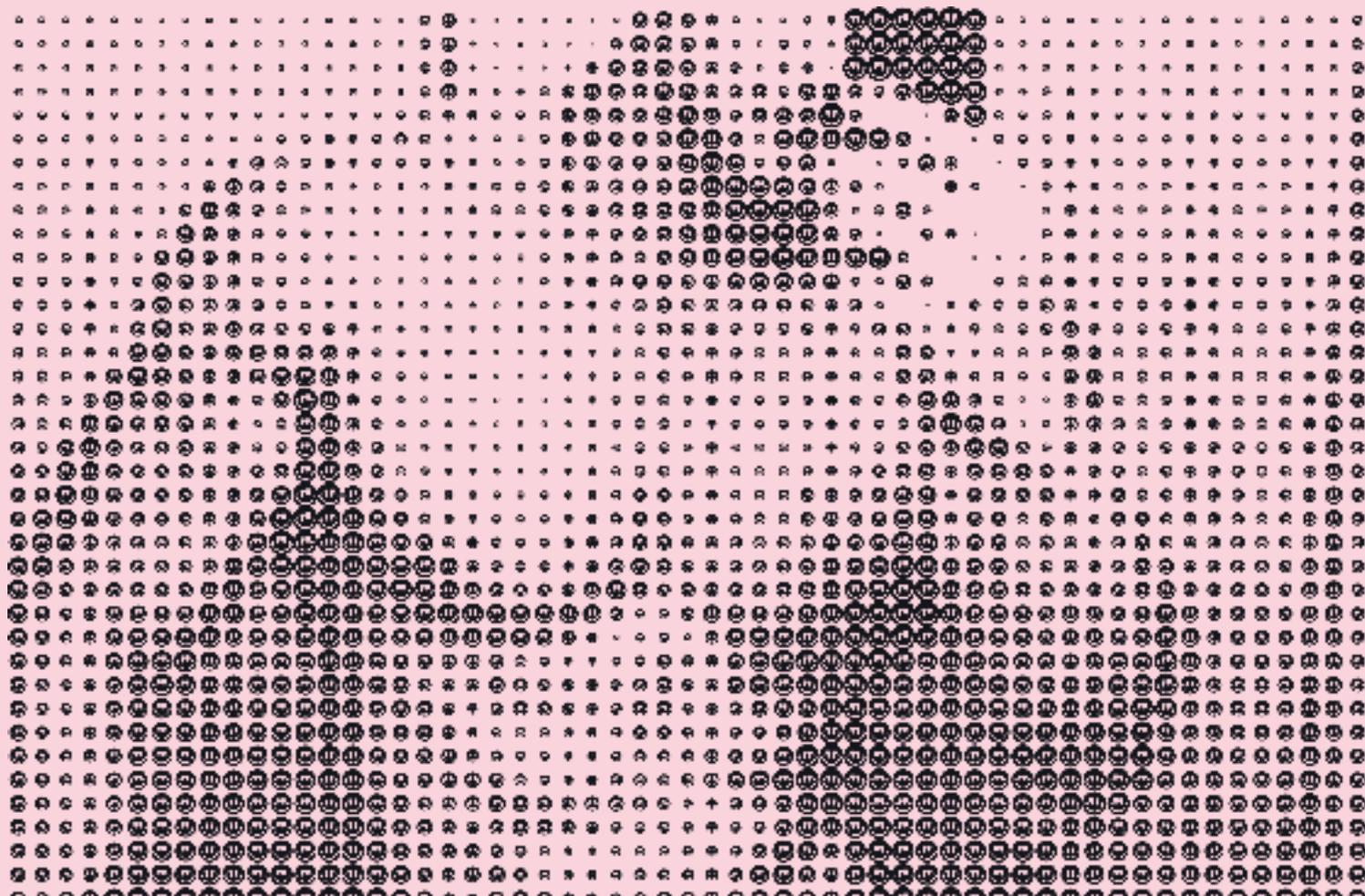
Théâtre Pitoëff
Rue de Carouge 52 / 1205 Genève

Tarifs

PT CHF 26.- / TR CHF 17.- / TS CHF 12.-

Billetterie

> En ligne sur batie.ch
> Dès le 28 août au Lieu central
Maison communale de Plainpalais
Rue de Carouge 52 / 1205 Genève
billetterie@batie.ch
+41 22 738 19 19



Matériel presse

Sur www.batie.ch/presse :
Dossiers de presse et photos libres de droit
pour publication médias

Contact presse

Camille Dubois
presse@batie.ch
+41 22 908 69 52
+41 77 423 36 30